

Quelques-uns attribuent l'Épître à Silas. C'était un compagnon de saint Paul, que l'Apôtre, dans ses Épîtres, appelle Silvanus. Son nom, dérivé du mot latin *silva*, « bois, forêt, » semble indiquer un Juif helléniste. Il paraît avoir été citoyen romain¹. C'était un des principaux membres de l'Église de Jérusalem², où il enseignait avec autorité³. Il fut choisi pour accompagner saint Paul et saint Barnabé dans leur voyage à Antioche après le concile de Jérusalem. L'Apôtre des nations se l'associa aussi dans son second voyage de mission⁴, et il parle plusieurs fois de lui dans ses Épîtres⁵. Certains commentateurs pensent qu'il fut porteur de la première Épître de saint Pierre en Asie Mineure⁶. L'histoire ne nous apprend rien de plus sur ce personnage. Il joua certainement un grand rôle dans les premiers temps du Christianisme, mais ce que nous savons de lui ne permet en aucune façon de lui attribuer l'Épître aux Hébreux.

Grotius pense qu'elle a été composée par l'auteur du troisième Évangile et des Actes des Apôtres, c'est-à-dire par saint Luc⁷. Cette opinion n'est pas aussi arbi-

¹ Act., xvi, 37.

² Act., xv, 22.

³ Act., xv, 32.

⁴ Act., xv, 40-xvii, 40.

⁵ II Cor., I, 19; I Thess., I, 1; II Thess., I, 1.

⁶ I Petr., v, 12.

⁷ Grotius, *Annotationes in N. T.*, t. II, in-f°, Paris, 1646, *In Epist. ad Heb.*, prol., p. 789-790 : « Restat ex iis, quos veteres nominarunt, Lucas cui ego hanc epistolam libens tribuerim. Nam si cut hæc Epistola bene græca est et florida, ita et sermo Lucæ, ubi non Christi aut Apostolorum refert verba, sed in aliis rebus narandis, puta Pauli navigatione, liberius spatiat. »

traire que les précédentes; néanmoins elle n'est pas fondée. Nous avons vu que Clément d'Alexandrie regardait saint Luc comme le traducteur de l'Épître, et la critique moderne a constaté entre le style de cet écrit et celui de l'Évangile de saint Luc, aussi bien que des Actes, des analogies frappantes. Nous les signalerons tout à l'heure et nous verrons qu'elles ne sauraient démontrer que le troisième Évangéliste est l'auteur de l'Épître aux Hébreux, mais tout au plus qu'il a servi de secrétaire ou de traducteur à saint Paul. Des ressemblances de style ne peuvent prévaloir contre la tradition si précise de l'Église d'Alexandrie, alors surtout que cette tradition en donne une explication fort nette, quoiqu'elle ne pût être instruite de cette coopération de saint Luc, aussi bien que le sont les philologues modernes, par les ressources de la critique¹.

On a fait des hypothèses encore plus chimériques. Les écrivains dont l'opinion vient d'être exposée substituent à saint Paul des personnages apostoliques, connus par le Nouveau Testament. Des exégètes de notre époque ont inventé de toutes pièces des auteurs dont l'histoire ne nous offre aucune trace. Neander suppose qu'un contemporain du grand Apôtre, acceptant le fond de son enseignement, mais différent de lui par son éducation première et par sa manière d'exposer les vérités chrétiennes, est l'auteur de l'Épître aux Hébreux. Ewald accumule hypothèses sur hypothèses. Il imagine une

¹ Clément d'Alexandrie fait la remarque que le style des Actes des Apôtres et celui de l'Épître aux Hébreux ont « la même couleur. » Dans Eusèbe, *H. E.*, vi, 14, t. xx, col. 549.

Église d'une ville importante d'Italie; cette ville envoie une députation en Palestine; là, elle trouve un docteur juif converti à qui elle communique sa mission; ce docteur répond, de Jérusalem, à la communauté italienne: l'imagination prend ici la place de la critique; nous avons affaire à un romancier, non à un historien.

Il est inutile d'exposer les autres systèmes éclos en Allemagne sur cette question: ils pèchent tous par le même défaut, ils manquent de base; ils font fi de la tradition, comme s'il était possible de faire de l'histoire autrement qu'avec des témoignages historiques! La tradition que nous a transmise l'Église d'Alexandrie n'est donc pas ébranlée: saint Paul est l'auteur de l'Épître aux Hébreux. Pour compléter cette démonstration, il ne reste plus qu'à répondre aux objections de la critique rationaliste.

ARTICLE II.

SOLUTION DES OBJECTIONS CONTRE L'ORIGINE PAULINIENNE
DE L'ÉPÎTRE AUX HÉBREUX.

Les objections que soulève la critique contre l'attribution à saint Paul de l'Épître aux Hébreux sont tirées des particularités qui la distinguent. M. Renan les résume ainsi:

Le style de l'Épître aux Hébreux est... différent de celui de Paul; il est plus oratoire, plus périodique; le dictionnaire présente des mots particuliers. Le fond des pensées n'est pas éloigné des opinions de Paul, surtout de Paul captif; mais l'exposition et l'exégèse sont tout autres. Pas de suscription nominative, contrairement au constant usage de l'Apôtre; des traits qu'on peut s'attendre à trouver toujours dans une Épître de Paul manquent dans celle-ci. L'exégèse est surtout allégorique et ressemble bien plus à celle de Philon qu'à celle de Paul. L'auteur participe de la culture alexandrine. Il ne se sert que de la version dite des Septante; il fait sur le texte de cette version des raisonnements qui prouvent une complète ignorance de l'hébreu¹; sa façon

¹ « Voir surtout x, 5, où le raisonnement se fonde sur une faute de lecture ou de copiste, *ηβελησασσωμα* pour *ηβελησασσωτια*. » — Afin de n'avoir pas à revenir sur cette objection de détail, il suffit de répondre ici que saint Paul cite la version des Septante telle qu'elle était déjà de son temps, et qu'il n'avait pas à la corriger. La faute provenait vraisemblablement des copistes, qui avaient confondu ΣΩΤΙΑ avec ΣΩΜΑ, et préféré ce dernier mot qui leur paraissait plus naturel. Saint Paul n'avait pas à s'en préoccuper, parce que son rai-

de citer et d'analyser les textes bibliques n'est pas conforme à la méthode de Paul. L'auteur, d'un autre côté, est un Juif; il croit relever le Christ en le comparant au grand prêtre hébreu; le christianisme n'est pour lui qu'un judaïsme accompli; il est loin de regarder la Loi comme abolie... L'Épître aux Hébreux n'est donc pas de Paul¹.

Malgré toutes ces objections des exégètes rationalistes, il n'en est pas moins vrai que saint Paul est l'auteur de l'Épître aux Hébreux. Sans doute le style diffère de celui de ses autres lettres, mais cette différence s'explique, comme nous allons le voir, et sur tous les autres points nous reconnaissons le grand Apôtre, sa doctrine et son enseignement, à l'exception de légères modifications dans l'exposition qui sont la conséquence naturelle du changement de correspondants : il écrit à ses coreligionnaires convertis comme à des Hébreux élevés dans la loi de Moïse et devenus chrétiens, et non comme à des Gentils, aux Corinthiens, aux Philippiens élevés dans le paganisme. Sauf ces nuances, l'unité de vues et de manière éclate au grand jour.

Le profond amour du grand Apôtre pour ses frères, descendants d'Abraham comme lui, se manifeste dans la lettre aux Hébreux de même que dans ses autres lettres²;

sonnement ne porte pas sur ce mot. Voir Drach, *Épîtres de Saint Paul*, 1873, p. 766. Il serait possible d'ailleurs que les Septante eussent mis eux-mêmes « le corps » au lieu des « oreilles, » comme le dit M. E. Böhl, *Die alttestamentlichen Citate im Neuen Testament*, in-8°, Vienne, 1878, p. 287-289.

¹ E. Renan, *Saint Paul*, p. LIX-LX.

² Rom., IX, 3.

elle est tout entière animée par la plus ardente charité. On y voit aussi brûler la flamme de son zèle, qui n'aspire qu'à unir toutes les âmes à Jésus-Christ.

La marche qu'il suit est sa marche ordinaire : selon le plan qu'il a adopté dans tous ses écrits, il fait d'abord une exposition dogmatique, qui est la partie principale, et il termine¹ par des exhortations morales. S'il existe quelques différences dans sa façon de raisonner et de s'exprimer, elles proviennent de la fin qu'il se propose et du caractère de ceux à qui il écrit.

Il s'appuie naturellement ici, plus encore qu'ailleurs, sur l'Ancien Testament, parce que ses lecteurs le connaissent mieux que les chrétiens convertis du paganisme et que ces citations doivent leur être particulièrement agréables; mais il est digne de remarque que ce sont ses textes favoris, ceux qu'il a déjà cités dans ses autres lettres qui lui reviennent le plus facilement à la mémoire². Cette coïncidence des mêmes citations est d'autant plus frappante que plusieurs d'entre elles ne se rencontrent nulle autre part dans le Nouveau Testament.

Comme les Hébreux de cette époque aimaient beaucoup les sens allégoriques, saint Paul interprète allégoriquement plusieurs passages des Livres Saints, mais ce genre d'interprétation n'est pas exclusivement propre à cette lettre; on le retrouve non moins caractérisé dans ses

¹ Heb., XIII.

² Voir I Cor., xv, 25 et Heb., I, 13; x, 13; VII, 17, 21; I Cor., xv, 26 et Heb., II, 6-8; I Cor., xv, 54 et Heb., II, 14; II Cor., XIII et Heb., x, 28; Rom., XII, 19 et Heb., x, 30; Rom., I, 17; Gal., III, 11 et Heb., x, 38; Rom., IX, 7 et Heb., x, 18.

autres Épîtres; et, contrairement à ce qu'affirme M. Renan¹, son exégèse se ressemble ici à elle-même, et Philon n'a pas plus inspiré celle de la lettre aux Hébreux que celle des autres lettres. On rencontre même dans ces dernières des traits allégoriques plus accusés que dans celle-là. Ce n'est pas aux Hébreux, c'est aux Corinthiens qu'il dit que « tout ce qui arrivait aux enfants d'Israël à l'époque de la sortie d'Égypte leur arrivait en figure². » Ce n'est pas non plus aux Hébreux, c'est aux Galates qu'il écrit au sujet des deux fils d'Abraham, Isaac et Ismaël : « Ces choses sont allégoriques, ce sont les deux Testaments, etc.³. »

Enfin si l'auteur de l'Épître aux Hébreux « se sert de la version des Septante⁴, » qui était fort répandue parmi les Juifs, surtout en Égypte, où elle était née, l'auteur de l'Épître aux Galates s'en sert également.

« L'exégèse » n'est donc pas « tout autre⁵ » dans cette lettre que dans les autres lettres de saint Paul. La doctrine est aussi la même. On y retrouve les mêmes pensées : la gloire de Jésus-Christ, récompense de ses humiliations⁶; la victoire remportée sur la mort ou le démon par le Rédempteur, vainqueur de son ennemi par la mort même⁷; le testament de la nouvelle alliance confirmé

¹ Voir plus haut, p. 533.

² I Cor., x, 11.

³ Gal., iv, 24.

⁴ Voir plus haut, p. 533.

⁵ Voir plus haut, p. 533.

⁶ Phil., ii, 8-11 et Heb., ii, 9.

⁷ I Cor., xv, 54 et Heb., ii, 14.

par la mort du testateur, notre Sauveur¹; sa passion et son sang nous purifiant de nos péchés². Les recommandations morales sont aussi semblables : vivre en paix avec tout le monde³; pratiquer l'hospitalité⁴, la patience⁵, etc.; c'est partout en un mot la doctrine comme l'esprit de saint Paul⁶. Le vœu final, par lequel il souhaite la grâce de Dieu⁷ à ses correspondants, en terminant chacune de ses lettres, et qui lui est exclusivement propre, se lit dans la lettre aux Hébreux comme dans les treize autres lettres du grand Apôtre, et l'on peut bien dire que c'est là comme sa signature, puisque cette formule n'a été employée que par lui.

La grâce que saint Paul souhaite aux fidèles, c'est, comme il l'explique lui-même, « la communication de

¹ Gal., iii, 15-17 et Heb., ix, 15-17.

² Rom., v, 9 et Heb., ix, 14, 28.

³ Rom., xii, 18; II Cor., viii, 21 et Heb., xii, 14.

⁴ Rom., xii, 13 et Heb., xiii, 2.

⁵ II Cor., xi, 4, etc., et Heb., vi, 12; x, 36; xii, 1.

⁶ Cf. *Justitia Dei per fidem*, dit saint Paul, Rom., iii, 22; *Justitia quæ per fidem est*, dit-il, Heb., xi, 7. Cf. Rom., iv, 5, 9, 11, 13, 22; x, 6; Gal., iii, 6; Phil., iii, 9.

⁷ Nous lisons Rom., xvi, 24 : *Gratia Domini nostri Jesu Christi cum omnibus vobis* (et *ibid.*, 20); I Cor., xvi, 23 : *Gratia Domini nostri Jesu Christi vobiscum*; II Cor., xiii, 13 : *Gratia Domini nostri Jesu Christi... cum omnibus vobis*; Gal., vi, 18 : *Gratia Domini nostri Jesu Christi cum spiritu vestro*; Eph., vi, 24 : *Gratia cum omnibus*; Phil., iv, 23 : *Gratia Domini nostri Jesu Christi cum spiritu vestro*; Coloss., iv, 18 : *Gratia vobiscum*; I Thess., v, 28 : *Gratia Domini nostri Jesu Christi vobiscum*; II Thess., iii, 18 : *Gratia Domini nostri Jesu Christi cum omnibus vobis*; I Tim., vi, 21 : *Gratia tecum*; II Tim., iv, 22 : *Gratia vobiscum*; Tit., iii, 15 : *Gratia Dei cum omnibus vobis*; Philémon, 25 : *Gratia Domini nostri Jesu Christi cum spiritu vestro*; Heb., xiii, 25 : *Gratia cum omnibus vobis*.

l'Esprit-Saint¹. » Ses écrits sont la partie de nos Saints Livres qui nous en fait le mieux connaître la nature : il est le théologien de la grâce. Dans l'Épître aux Hébreux, non seulement il la désire, en concluant, pour ceux à qui il s'adresse, mais au cours de son exposition il en parle comme dans ses autres lettres : c'est Jésus-Christ qui est pour nous la source de la grâce²; nous l'obtenons de lui par la prière³; elle nous a été méritée par la passion de Notre-Seigneur⁴; elle est un don du Saint-Esprit⁵, lequel nous met en état de servir Dieu d'une manière qui lui soit agréable⁶; c'est donc le meilleur bien que nous puissions désirer⁷ et nous devons prendre bien garde de n'en jamais rien perdre⁸.

Nous pourrions montrer de même la foi, l'espérance et la charité envisagées d'une façon semblable dans l'Épître aux Hébreux et dans les autres écrits de saint Paul, et multiplier les rapprochements analogues; mais ce qui vient d'être dit est d'autant plus suffisant que les rationalistes qui nient l'authenticité de cette lettre sont forcés d'y reconnaître la doctrine du grand Apôtre. Ils prétendent expliquer cette similitude d'idées, il est vrai, en soutenant que nous avons affaire ici à un disciple de saint Paul; mais leur explication est inadmissible, car

¹ II Cor., XIII, 13.

² Heb., IV, 16 et Rom., I, 5; VII, 25; II Cor., VIII, 9, etc.

³ Heb., IV, 16 et I Cor., VII, 4.

⁴ Heb., II, 9; X, 10 et Rom., V, 9.

⁵ Heb., X, 29 et Rom., V, 5; Gal., IV, 6.

⁶ Heb., XII, 28 et Rom., XIV, 17-18; VIII, 26; I Cor., XII, 3, etc.

⁷ Heb., XIII, 9 et I Tim., IV, 14, etc.

⁸ Heb., XII, 15 et II Cor., VI, 1; I Tim., IV, 14.

la ressemblance n'existe pas seulement sur un point particulier, elle est générale, elle s'étend à tout, aux citations des textes, à la manière de penser et de concevoir, comme on vient de s'en convaincre, et aussi à la manière d'imaginer et de se figurer les choses, comme nous allons le montrer.

Un des traits les plus caractéristiques de saint Paul, ce sont les figures, les images dont il s'est servi pour exprimer ses pensées. Il a créé une langue nouvelle, il a frappé des mots nouveaux pour rendre les idées que le Christianisme introduisait dans le monde, et l'une des parties les plus originales de ses écrits, c'est son vocabulaire métaphorique. Son génie inspiré a conçu les choses d'une façon tout à fait neuve, et sa puissante imagination a inventé des comparaisons qui nous sont maintenant devenues familières, mais qu'on ne retrouve dans aucune autre partie des Saintes Écritures.

Il est le premier qui ait donné aux livres de l'ancienne loi le nom d'« Ancien » Testament, et cette dénomination ne se lit que dans ses Épîtres¹. Le parallèle et l'opposition entre l'Ancien et le Nouveau Testament, qui forment aussi le fond de l'Épître aux Hébreux, lui sont également propres². Il aime à considérer Jésus-Christ comme un héritier à qui son père donne le monde en héritage³; pour nous, nous sommes ses cohéritiers⁴; nous lui devons tout, il a commencé, il a

¹ II Cor., III, 14; cf. Heb., IX, 15.

² Gal., IV, 24 et Heb., VII et suiv.

³ Gal., IV, 7 et Heb., I, 2.

⁴ Rom., VIII, 17; Gal., III, 26; Tit., III, 7 et Heb., VI, 17; I, 14; IX, 15.

achevé notre salut¹, et nous ne faisons en quelque sorte qu'un avec lui. Cette dernière image est l'une des plus familières à saint Paul, l'une de celles qui lui appartiennent exclusivement. Il la présente tantôt sous une forme, tantôt sous une autre; mais, soit d'une manière semblable, soit d'une manière différente, elle revient dans toutes ses Épîtres et celle aux Hébreux ne fait pas exception. « Le Christ est comme un fils dans sa maison, dit-il, et cette maison, c'est nous... Nous avons été faits participants du Christ, si cependant nous conservons fermement jusqu'à la fin ce commencement de son être². » Quant à nos péchés et à nos mauvaises habitudes, il les représente ici comme ailleurs sous l'image d'un fardeau qu'il faut déposer³.

On rencontre aussi dans saint Paul toute une série de métaphores qui ne sont pas nouvelles en elles-mêmes et qui nous frappent moins, parce qu'elles sont communes chez les auteurs classiques; cependant elles sont dignes de remarque, parce qu'il est le seul des écrivains sacrés qui en ait fait usage: ce sont celles qu'il emprunte aux coutumes des païens et en particulier à leurs jeux et à leurs exercices gymnastiques.

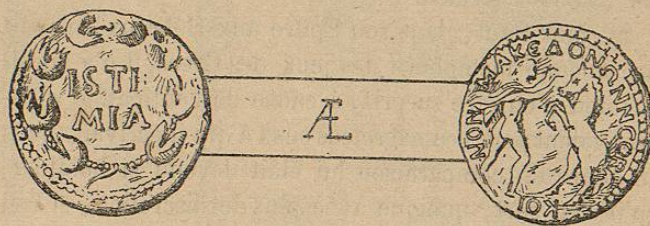
Les Hébreux ne se servaient jamais de telles images, soit parce qu'elles leur étaient peu familières, soit parce que les mœurs et les usages païens leur étaient en horreur. Ils éprouvaient en particulier une vive répulsion

¹ Heb., II, 10; XII, 1 et I Tim., IV, 10.

² Heb., III, 6, 14; cf. VI, 1.

³ Heb., IV, 22 et Eph., IV, 22; Col., III, 8; cf. Rom., VI, 4.

pour les jeux des Grecs, depuis l'époque où l'impie Jason, du temps d'Antiochus Épiphane, avait cherché à les introduire à Jérusalem⁴. Saint Paul, né à Tarse, en pays hellénisé, saint Paul qui se faisait tout à tous, ne craignit pas de se servir, en écrivant aux nouveaux chrétiens, des comparaisons qu'ils étaient accoutumés à lire



155. — Monnaie représentant la couronne des jeux isthmiques.

dans leurs poètes et leurs orateurs. Il emprunta ses figures, non seulement à l'art militaire et à la marine, mais aux combats des athlètes et aux coureurs qui se disputaient le prix dans l'arène. Il appelle la foi un bouclier², l'espérance un casque³, ou, en employant une figure plus belle encore, dont l'art chrétien a fait le symbole même de cette vertu, une ancre⁴. Cette dernière similitude est unique dans l'Écriture, qui nous offre bien ailleurs quelques comparaisons empruntées à l'armure des guerriers⁵, mais non aux usages de la navigation.

¹ II Mac., IV, 14.

² Eph., VI, 16; cf. I Thess., V, 8.

³ I Thess., V, 8; cf. Eph., VI, 17.

⁴ Heb., V, 19.

⁵ Is., LIX, 17; Sap., V, 18-21, etc.

Les allusions aux jeux helléniques abondent dans les écrits de l'Apôtre des Gentils : il rappelle la lutte et la course, la couronne¹ et les récompenses accordées aux vainqueurs, dans les Épîtres aux Corinthiens², aux Philippéens³, à Timothée⁴; il parle de la patience des athlètes au jour mauvais⁵, de leur sobriété et de leurs veilles⁶, de leur fermeté⁷.

Si saint Paul, dans son Épître aux Hébreux, n'avait tiré aucune métaphore des jeux des Grecs, il n'y aurait pas lieu d'en être surpris, à cause de l'antipathie qu'éprouvaient pour ces exercices ceux à qui il écrivait, mais ce genre de comparaison lui était devenu si habituel, qu'il s'en sert, quoique avec plus de discrétion, si l'on peut ainsi dire, et moins clairement, en s'adressant aux Juifs, qu'en parlant aux Gentils. Nous lisons le mot *agôn*⁸, qui désigne le lieu où se célébraient les jeux so-

¹ I Cor., ix, 25. Voir Figure 155, la couronne accordée comme récompense par les Corinthiens aux vainqueurs des jeux isthmiques. — ISTHMA. Autour, couronne de feuillage. — P. KOINON MAKE-ΔONONNCOR. Cheval cabré devant un personnage debout.

² I Cor., ix, 24, 25.

³ Phil., iii, 12, 13, 14.

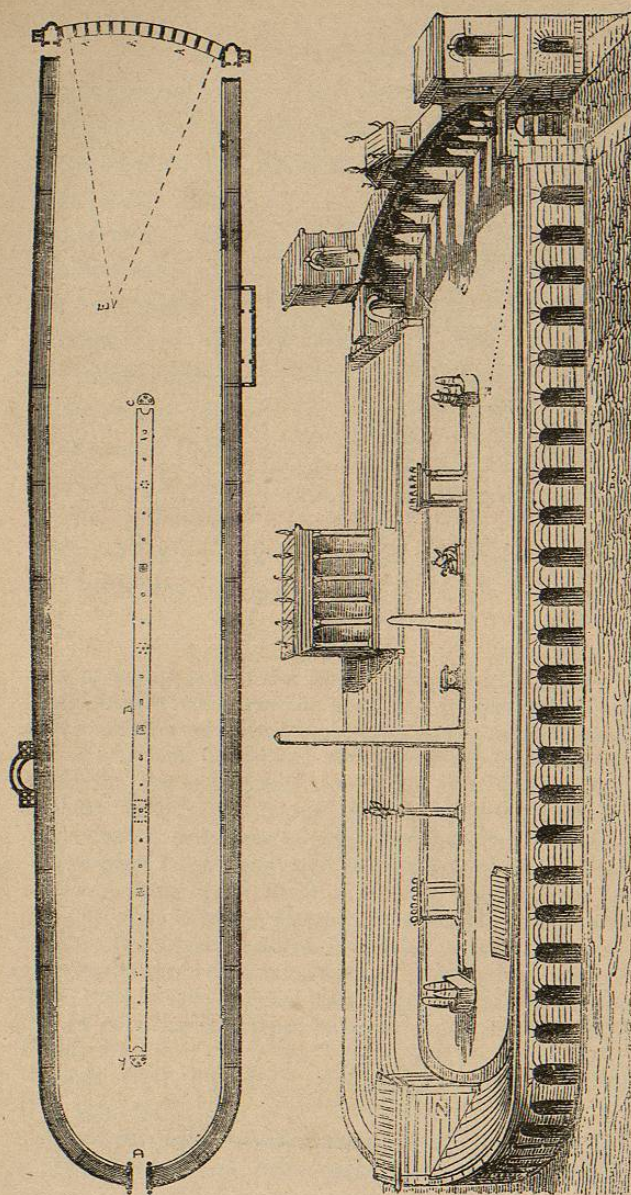
⁴ I Tim., vi, 12; II Tim., ii, 3, 4, 5, 6.

⁵ Eph., vi, 13 et suiv.

⁶ Cf. II Cor., vi, 5.

⁷ Cf. Phil., iv, 1. Voir aussi Eph., vi, 11, 14-17; I Cor., ix, 27; II Cor., ii, 9; xiii, 5; II Tim., ii, 15.

⁸ Ἀγών, *certamen*, Heb., xii, 1. Nous reproduisons ici, Figure 156, un cirque romain qui permettra de se rendre mieux compte de plusieurs des détails qui suivent. « Le cirque était principalement destiné aux courses de chars. L'arène était circonscrite par les gradins destinés aux spectateurs; aux gradins supérieurs se trouvaient deux loges destinées à l'empereur et aux juges; elle était divisée



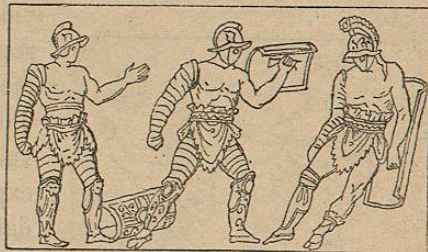
156. — Circus Maximus, à Rome.

lennels, tels que les jeux pythiques et olympiques, dans l'Épître aux Hébreux, de même que dans les Épîtres aux Thes-

saloniciciens, aux Philippiens, aux Colossiens et à Timothée¹; le mot et l'image sont exclusivement propres à saint Paul.

Les locutions « les mains défaillantes², »

« les genoux défaillants³ » font allusion au geste par lequel les vaincus reconnaissent le vainqueur dans



157. — Vaincu aux mains défaillantes.

en deux parties par un mur large et peu élevé, B, appelé l'épine, *spina*. L'épine était ornée de statues et d'autels et terminée à ses deux extrémités par deux bornes, CC (*metæ*), autour desquelles les concurrents dans les courses devaient passer un nombre de fois déterminé. Les concurrents avec leurs chars étaient placés, en attendant le signal du départ, dans les *carceres*, AAA. Le vainqueur quittait l'arène par la porte triomphale D. Devant les *carceres*, au point E, on traçait avec de la chaux une ligne blanche qui était le point de départ de la course. Une seconde ligne, tirée du côté opposé de la *spina*, déterminait le but de la course. Celui des concurrents qui pouvait arriver le premier au point E, placé à égale distance des *carceres*, avait d'énormes avantages sur ses compétiteurs; aussi, lorsque le signal était donné, les chars se précipitaient vers ce point important par la ligne la plus directe. » M. l'abbé Douillard.

¹ Heb., xii, 1; I Thess., ii, 3 (παράκλησις); Phil., i, 30; Col., ii, 1; II Tim., iv, 7.

² Παρειμένως χεῖρας, *remissas manus*, Heb., xii, 12. Voir Fig. 157.

³ Παραλελυμένα γόνατα, *soluta genua*, Heb., xii, 12. Voir Fig. 158.